

— Merçi, dit le marquis, je ne suis pas indisposé, je prends l'air.

— Hum ! murmura le chiffonnier, foi de Pierre Marin, natif du Petit-Montrouge, vous êtes tout chaviré, mon bourgeois, ni plus ni moins que si vous aviez des peines de cœur.

A ces mots, le marquis tressaillit profondément.

— C'est que je connais ça, moi, poursuivit le chiffonnier, j'en ai eu pas plus tard qu'il y a huit jours.

— Ah ! dit le marquis, regardant attentivement cet homme...

— Oui, continua-t-il, on m'avait dit des bêtises touchant ma femme...

M. Van-Hop sauta sur son banc et sentit un frisson parcourir son corps des pieds à la tête...

Entendait-il réellement une voix humaine ? Un homme s'était-il trouvé dans une situation semblable à la sienne et lui racontait-il son aventure, ou bien était-il le jouet d'une hallucination ?

Mais le chiffonnier continua :

— Oui, mon bourgeois, on m'avait conté des *gousses* touchant ma femme, et moi qui suis bête, je les avais crues...

Le marquis s'était pris à écouter avec avidité.

— Faut vous dire, poursuivit le Diogène en s'asseyant auprès du marquis avec la familiarité des industriels de son espèce, faut vous dire, mon bourgeois, que j'ai un amour de petite femme depuis douze ans passés, jolie et sage, une perle, quoi ! Je vous demande un peu comme c'est raisonnable d'aller penser qu'au bout de douze ans, une femme cesse de vous aimer et vous fait des traits... Faut être bête, quoi !

Le marquis tressaillit de nouveau. Il lui semblait que cet homme lui racontait sa propre histoire.

— J'ai été bête, moi, poursuivit le complaisant narrateur ; à preuve que j'ai eu la grande Pauline.

— Qu'est-ce que la grande Pauline ? demanda le marquis.

M. Van-Hop était dans un tel état de prostration morale, qu'il avait fini par oublier quelle distance le séparait de son humble interlocuteur.

— La grande Pauline, répondit le chiffonnier, était une femme de rien du tout, qui demeure rue Coquenard, et à qui, paraît-il, j'avais donné dans l'œil, vu que je passe souvent par là.

— Eh bien ?

— V'la que la grande Pauline prétendit, un beau jour, que ma femme avait des intrigues, et elle me conta si bien la chose que je la crus.

— Et ce n'était pas vrai ? interrompit le marquis, dont la voix tremblait d'émotion.

— Des inventions de pure jalousie, quoi ! répliqua le chiffonnier.

Ces paroles produisirent un singulier bien-être sur M. Van-Hop. Il se prit à respirer.

— Tout ça, observa le chiffonnier, c'étaient des *blagues*. Mais je n'en ai pas moins pleuré. Oh ! mais pleuré comme un vrai coucrit... J'étais chaviré comme vous, mon bourgeois, et ma pauvre petite femme, voyez-vous, c'était l'innocence même !

— Vous en avez eu la preuve ?

— Pardienne !

Le marquis ne voulait point en entendre davantage. Il se leva, jeta sa bourse au chiffonnier stupéfait et s'en alla précipitamment.

Cet homme venait d'allumer une étincelle d'espérance dans l'horrible nuit de son cœur.

Le marquis rentra chez lui à pied, tête nue. Il portait son chapeau à la main et exposait son front brûlant aux vapeurs humides du brouillard. Combien d'heures avait-il passées sur ce banc, au milieu des Champs-Elysées déserts, sous cet arbre dépoillé par les bises de décembre ? Il ne le sut qu'en franchissant la grille de son hôtel.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il au suisse.

— Minuit, répondit ce dernier.

Le marquis était sorti de chez lui à cinq heures, en compagnie de Rocamboles. Il avait passé une heure chez Daï-Natha ; il en était donc resté cinq ou six dans les Champs-Elysées, abîmé dans sa douleur.

Dans le monde où vivait le marquis, les époux jouissent vis-à-vis l'un de l'autre d'une grande indépendance. Si monsieur n'est point rentré à l'heure du dîner, c'est que probablement il dîne à son club ; et madame se met à table. Cette inexactitude était même assez fréquente chez M. Van-Hop. La marquise s'était donc mise à table à six heures au coin de son feu, et, persuadée que son mari était engagé dans quelque importante partie d'échecs, elle s'était retirée chez elle vers dix heures.

Le marquis rentra chez lui comme un homme qui ne sait encore à quel parti s'arrêter. Il s'enferma dans son cabinet, et là, la tête dans ses mains, il médita longtemps.

Les révélations mystérieuses de Daï-Natha le tuaient, et lorsqu'il se souvenait des paroles accusatrices de l'Indienne, il sentait rugir au dedans de lui-même cette fureur concentrée qui éclate d'autant plus terrible qu'elle a été couvée plus longtemps. Il était pris alors de la tentation d'entrer dans la chambre de sa femme et de la poignarder pendant son sommeil.

Mais alors aussi une voix semblait bruir à son oreille... Cette voix, c'était celle du pauvre chiffonnier, qui avait été jaloux à sa manière, et avait fini par reconnaître qu'on avait calomnié sa femme. Et le marquis s'avouait que Daï-Natha l'aimait, comme on aime sous les tropiques. Et il se disait : Elle a menti !

Mais Daï-Natha avait parlé avec conviction. Elle avait juré de fournir des preuves : elle avait engagé au marquis le plus précieux des otages, sa propre vie, puisque le marquis seul pouvait la lui conserver.

En présence de telles assertions, le doute était-il permis ? Mais le marquis se souvint également du serment qu'il avait fait à l'Indienne. Il lui avait juré d'attendre l'heure solennelle et de garder un visage impassible.

Au bout d'une heure d'une lutte acharnée avec lui-même, le marquis demeura victorieux. Le calme reparut sur son visage ; son œil en courroux éteignit ses flammes, sa barbe crispée retrouva son sourire :

— J'attendrai, se dit-il. Si Pepa est coupable, je la tueraï. Si Daï-Natha a menti, elle mourra !

Pendant ce temps la marquise dormait. Il y avait huit jours que Chérubin s'était battu avec M. de Cambolh, et, pour faire l'histoire de ces huit jours, il nous faut revenir à ce moment dramatique et solennel où, chez madame Malassis, la marquise, revenant de son évanouissement, s'aperçut que le secret de son cœur lui était échappé, et se prit à fondre en larmes.

— Voulez-vous que je sois votre sœur ? lui avait dit madame Malassis.

Il est une touchante croyance parmi les peuples du Nord. Cette croyance, la voici :

« Chaque âme de femme a une âme, sa sœur jumelle, qui demeure au ciel lorsque celle-ci descend sur la terre et y prend un corps humain. L'âme demeurée au ciel devient un ange et prie Dieu pour sa sœur terrestre.

« Mais le jour où cette dernière prend un époux, l'âme qui restait au ciel descend à son tour sur la terre, et devient l'ange gardien de la pauvre femme qui marchera désormais sur une route semée d'obstacles, de périls et de précipices.

« Invisible, elle ne cessera de guider ses pas chancelants ; sa main puissante empêchera l'épouse de chanceler au bord du gouffre.

« A l'heure où, la tête perdue, la pauvre âme sera sur le point de succomber, l'âme sa sœur lui murmurerà à l'oreille un mot de courage et d'espérance. »